

L'INDIEN

Jean-Michel RABEUX

Lille : 12/03 → 23/03/96

Poitiers : 3/04 ~~et~~ 4/04/96

Liège : 10/10 et 11/10/96

Pons : 14/10 → 16/10/96

Paris : 8/04 → 12/04/97

Amiens : 6/05 et 7/05/97

Spectacle créé en mars 1996

Reprise avril 1997

L'INDIEN

D'après des **paroles indiennes**

Mise en scène : **Jean-Michel RABEUX**

Assistante à la Mise en scène :

Sylvie RETEUNA

Lumières : Jean-Claude FONKENEL

Décor : Jacques DUBUS

Musique : Cyrus HORDÉ

Costumes et Masque :

Marcelle MAILLET

Avec :

Miloud KHETIB

Georges EDMONT

Cyrus HORDÉ

Durée : 1 h 10

Production : La Compagnie/La Rose des Vents

Gestion de Production : Clara Rousseau/MINIJY

Remerciements au Théâtre de la Cité Internationale

- La Compagnie -

Contact : Hélène LAVERGE

LA ROSE DES VENTS Bld Van Gogh Villeneuve d'Ascq

0320 61 96 90

Avant l'arrivée des Européens les deux Amériques comptaient une population estimée à 75 millions d'habitants. On y parlait plus de 2 000 langues, un réseau complexe couvrait la totalité du continent nord-américain reliant entre elles une myriade de cultures et de civilisations florissantes. Selon certains démographes quelques 50 millions d'Indiens d'Amérique du Nord et du Sud avaient déjà péri dès le début du XVII^e siècle, victimes des guerres, des maladies, de l'esclavage et de la brutalité des Blancs. À la fin du XIX^e siècle la population indienne des États-Unis était tombée à 250 000 âmes.

J'ai inventé un Indien, un porteur de paroles, porteur de magie. J'ai volé des mots indiens rapportés, consignés par les Blancs - avec quelles trahisons déjà ? - depuis le XVI^e siècle, des traces de pensées qui toutes disent non à ce prédateur sans précédent qu'est l'homme blanc. Avec douceur, cruauté, avec ruse, magie, naïveté, elles disent non. Ce non me va d'être encore à ce point nécessaire partout sur la Terre, c'est plein d'indiens noirs gris rouges jaunes, d'indiens blancs qui dérouillent parce que de pensée, il doit n'y en avoir qu'une, comme il n'y a qu'un dieu pour les chrétiens.

Cet Indien commande aux éléments, fait pleuvoir, fait neiger, allume les feux en dansant, il rit, il chante, se moque avec douceur du Blanc. Il rêve, se met en colère, il fait silence. Il sait qu'il va mourir.

Il nous intéresse parce que nous savons qu'il va mourir. Il est à notre image avec certitude. Sa mort indispensable nous la célébrons par les rites du théâtre qui le font beau pour nous qui l'exécutons depuis un bon bout de temps déjà et continuons à l'exécuter avec tranquillité et poésie, à travers le monde, tiers ou quart, là où nous ne sommes pas nés, où survivent les Indiens de toutes les couleurs.

Jean-Michel RABEUX

17 Janvier 1996 - À quelques jours des répétitions...
L'INDIEN (création 12 Mars 1996)

Conversation avec Jean-Michel RABEUX

Hélène Laverge : Tu vas créer dans quelques semaines L'INDIEN, un texte que tu as adapté de paroles indiennes. Comment le projet est-il né ? D'où t'est venue l'envie de ce spectacle ?

J.M. Rabeux : Au point de départ, il y a ces paroles indiennes qui m'ont stupéfait par leur force poétique et, oui, mystique. La pensée matérialiste européenne a exclu le sacré, ou a confondu le sacré et le religieux, a mélangé le sacré et le religieux. Le sacré, c'est-à-dire l'inexplicable, a été laissé au religieux. La pensée indienne se situe, comme beaucoup de pensées non européennes, au cœur de l'inexplicable. Là où le monde ne s'explique pas elle prend sa source.

L'art pour moi est aussi au cœur de l'inexplicable. D'où la rencontre.

J'ai eu envie. L'envie que ces mots fassent bombe au sens de la bombe terroriste. Fassent scandale contre notre société qui leur a ôté la vie. Donc le spectacle c'est une bombe, joyeuse, violente, poétique, ludique ; mais une bombe. Contre nous.

Comment vient le projet après l'écriture des Charmilles* ?

Ça peut paraître un peu éloigné des Charmilles. Apparemment les thèmes qui me traversent souvent dans les spectacles ne sont pas présents dans celui-là. En fait, c'est beaucoup plus proche que je ne le pensais moi-même. L'une des raisons de faire un spectacle c'est d'être scandalisé. Souvent mon scandale a à faire avec l'ordre moral, ici il est d'ordre politique. Mais c'est la même chose, je suis scandalisé. Par une disparition programmée, et comment dire, une disparition elle-même disparue. Il s'agit d'un génocide, même plus qu'un génocide, d'un continent entier qui a disparu, et ce n'est pas une chose importante dans notre culture. On le sait, bien sûr, mais ce n'est pas une chose fondamentale dans notre culture. On pourrait supposer que ce génocide a été tel que plus jamais un génocide ne pourrait se reproduire si on avait vraiment voulu entendre ce qui s'est passé. Mais non, c'est disparu.

Dans la culture américaine, la culture indienne c'est une de

leurs cultures soi-disant. En fait ils n'en ont que des oripeaux, souvent même obscènes. Tout ce qui est la "revitalisation" folklorique de la culture indienne, ça me fait gerber, y compris par les Indiens eux-mêmes. Mais ces Indiens-là pour moi, je m'excuse auprès d'eux... je ne les connais pas personnellement... c'est des américains. Ça n'existe plus.

C'est venu de lectures que tu as faites ? ou qui traînaient dans ta tête ?

Oui, de lectures. C'est venu d'un "faux". Un "faux" qui s'appelle "le discours du chef Seattle" qui est un truc un peu bricolé par des écolos dans les années 70 qui ont fait croire que le chef Seattle avait prononcé ce discours auprès du Président des États-Unis en 1854. C'est d'autant plus intéressant que ce faux est en fait vrai. C'est à dire qu'ils ont regroupé sous le nom de Seattle cette prémonition de ce qu'il va se passer au XX^e siècle qui est partout répandue dans les paroles récoltées dans les cultures indiennes. C'est "faux" parce que c'est regroupé sous un nom etc, mais éparpillé partout, il y a la même chose. J'ai lu ce texte-là et ça m'a donné envie. J'en ai lu d'autres.

* Les Charmilles - texte et mise en scène : Jean-Michel Rabeux -
Création Décembre 1994

J'ai un copain peintre... qui a les photos de Curtis qui donnent l'humain de tout ça, des visages labourés, des profondeurs de regards.

Comment as-tu inventé le texte ?

Mais le texte n'est pas de moi ! Il faut vraiment le dire. Le texte, c'est des mots d'eux, que j'ai récoltés partout, dans lesquels j'ai tripoté, j'ai trafiqué poétiquement. Je ne les ai pas trafiqué idéologiquement. Mais poétiquement.

Ces mots ce ne sont que des mots rapportés, traduits de l'Indien en anglais, de l'anglais en français, malaxés par la culture puritaine protestante. Donc je n'ai aucun respect pour la virgule de ces mots-là puisque la virgule on n'a jamais su où elle était. Mais à aucun moment ma pensée ne transforme la leur. Elle choisit. Une sorte de mosaïque de mots récoltés partout, y compris en Amérique du Sud. Une majorité d'Amérique du Nord mais aussi d'Amérique du Sud. Et de cette mosaïque j'ai tenté de faire un poème-épique. Théâtralement c'est tout près des poèmes épiques de l'antiquité. Un protagoniste qui parle, qui raconte comment une culture a été attaquée, détruite. La mort d'une cité au sens grec du terme, comment ça s'est passé, comment des étrangers ont envahi et détruit un corps politique. Cette personne qui parle est impossible, elle est le mythe d'un Indien qui n'a jamais existé, bien sûr. Puisqu'il possède les cultures de plusieurs siècles et de tout le continent. C'est un personnage plus qu'humain, un dieu, un mythe. On rejoint le théâtre antique.

Quand tu as regroupé les textes, tu imaginais déjà un spectacle ?

Oui, j'imaginais un spectacle - qui ne va pas être celui qu'on va voir. Mais mon choix des textes était instinctivement un choix de théâtre. C'est une langue parlée, qui "s'adresse à", donc qui rejoint une parole de théâtre.

J'ai rêvé un spectacle qui ait son processus dramatique. Sa progression dramatique - Il y a un suspense. Dans ce sens-là c'est du théâtre aussi.

Mais on va en faire un autre que celui que j'ai rêvé. L'auteur a rêvé un spectacle. Et le metteur en scène va en faire un autre avec les acteurs. Par exemple j'ai rêvé un Indien qui plus ou moins se balladait à la fin du XIX^e siècle (1870 quand ils disparaissent - 1890/1914 - Ils sont partis). J'ai rêvé cela, mais peu à peu le metteur en scène en avançant là-dedans a craint le folklore, le folklorique. Il y a beaucoup beaucoup de choses sur les Indiens en ce moment, et toutes se rattachent au folklore, c'est-à-dire à la glorification du passé. Ça ne m'intéresse pas.

Ce qui m'intéresse c'est que ces paroles sont scandaleuses maintenant, pour un homme de la fin du XX^e siècle. C'est scandaleux pourquoi ? Parce que ça se perpétue, sous d'autres formes, en d'autres lieux sous d'autres couleurs de peau, mais ça se perpétue. Donc le metteur en scène a étendu le propos de l'auteur, si tu veux. Maintenant ce n'est plus tellement un Indien, ce personnage, c'est un "périphérique". C'est toujours un dieu, il n'existe pas plus comme personnage psychologique et réaliste - c'est ça que je veux dire en disant que c'est un dieu,

un mythe - mais ce n'est plus le mythe de l'Indien, au sens de Peau Rouge, c'est un de ces dieux méconnus qui sont à la périphérie des zones urbaines.

Évidemment j'ai pensé à Miloud Khétib à cause de sa possibilité poétique et épique par rapport au texte. Mais cette pensée s'est radicalisée. Le choix de Miloud excède ça. Il a en lui un chant qui vient d'ailleurs. Et puis il est à la fracture, puisqu'il a, complètement, deux cultures. C'est la présence de Miloud qui m'a décidé à faire le spectacle.

Donc cet indien sub-urbain a en lui, par magie, cette mémoire-là des Indiens d'Amérique. Sa dignité contre notre culture qui le lamine c'est cette mémoire, la mémoire de cette civilisation-là, le rêve de cette civilisation-là. Il est habillé de maintenant et peut-être il va s'habiller en Indien à un moment, comme un jeu, comme un rempart. Tout à coup il enfle des oripeaux d'une culture qu'on a massacrée. Comme Genet a eu besoin d'enfiler les oripeaux des Blacks Panthers ou des Palestiniens parce que c'était des massacrés par l'occident. Lui, il enfle ce costume d'Indien. Parce que c'est un signe qu'il appartient à un monde qui forcément est en opposition à notre monde à nous. Si c'est un poème tragique c'est parce qu'il va perdre. Il perd. Il meurt. La progression dramatique c'est la mort de cet homme-là.

Et le blanc qui ne dit rien ?

Oui, il y a aussi ce blanc qui ne dit rien... Les Blancs ont gagné. J'ai envie de cette contradiction que le vainqueur soit silencieux. D'habitude c'est le vainqueur qui a la parole, c'est nous qui

avons la parole, les blancs ont la parole. Je suis blanc, je parle. Sur le plateau j'ai envie que le blanc soit silencieux. Voilà. Point final.

Les textes sont très identifiés comme langage de culture indienne (dans notre "mythologie"). Comment se fait le passage au contemporain ?

Ce qui intéresse le metteur en scène c'est la contradiction entre les deux. Je vais atteler à ces mots un monde contemporain mais pas d'une manière réaliste. C'est-à-dire pas d'une manière close ou définitive. Je pourrais amener sur le plateau une "zone" réaliste, un terrain vague réaliste. Je veux pas ça. Je veux que ce soit induit par le plateau mais avec liberté. Je travaille toujours comme ça. Le plateau, les costumes, le décor, etc... c'est un possible, pour provoquer une multiplicité d'autres possibles, d'autres rêves.

Cette contradiction, j'espère fera entendre que la culture indienne est une opposition... Le fait qu'elle soit prise en bouche par quelqu'un de maintenant... Par exemple les Indiens sont hors de toute notion de profit, moi je ne suis pas Indien du tout, mais je suis contre notre notion du profit. Une des raisons qui m'oppose à notre culture c'est tout ce qui tourne autour de la propriété, l'argent, la lutte sans fin pour l'appropriation maximum qui est une de nos lois constituantes. Je pense que les thèmes contenus dans la culture indienne peuvent faire acte d'opposition maintenant. Il y en a d'autres, sur la nature en particulier.

Pour le reste, que la forme grince! Je veux que ça grince entre... il va y avoir un piano

par exemple... je veux que ça soit contradictoire. Un piano... et je mets exprès un piano parce que c'est notre culture justement. Et le pianiste va jouer avec l'Indien. Ça fait encore une autre contradiction. Je ne veux pas d'une conférence écolo, je veux de l'incompréhensible, du magique banlieusard.

Pourquoi as-tu décidé de la présence d'un musicien sur scène ? Le texte a un rythme déjà...

Oui. Bien sûr. La parole indienne contient, comme la parole africaine d'ailleurs, sa mélodie. Le rôle de la musique va être de rentrer dans cette mélodie-là, de la porter, parfois de l'augmenter ou de la contredire.

C'est à cause de la musicalité de la parole indienne que j'ai eu envie d'une musique. Mais je n'ai pas eu envie de faire une chose qui réfère au 19^e siècle Nord-Américain.

Avant le début des répétitions, quelles consignes as-tu données à Miloud Khétib ?

Avec Miloud on ne se dit rien. Ça se passe sur le plateau. Il n'y a pas de mots. Surtout pas de mots. Parce que je ne sais pas, je ne veux pas savoir comment on va s'y prendre. C'est exactement comme de demander à un peintre ce qu'il va peindre. C'est comme si tu lui demandais "tu vas peindre quoi ? Comment ? avec quelles couleurs ?". C'est vrai "quelles couleurs tu vas utiliser ? Qu'est-ce que tu veux que ton tableau fasse ?". Et bien, il te dirait "tu vois, je vais tremper mon pinceau là... "et puis il y va.

Il ne sait pas où.

Il ne sait pas. Il n'en sait rien. Il a envie de peindre un Indien. Alors comment on va s'y prendre ? La vraie réponse, c'est "je ne sais pas".

Pourtant le décor est déjà avancé.

Oui, ça c'est les contraintes du théâtre. On est obligé d'y penser avant les répétitions.

En quelque sorte, tu as la dimension de la toile...

Oui, 23 mètres d'ouverture à la Rose et 13 mètres de profondeur...

Tu avais imaginé une plaine, que tu as abandonnée.

Beurk ! Pourquoi pas le grand cañon ! Non.

Toiles peintes (ciel). Cyclo. Et puis je dis à Dubus : c'est une "zone", on a à peine besoin de se le dire avec Dubus. Par exemple on voulait à un moment donné qu'il y ait une caravane. Genre manouche. Cet indien ça pourrait aussi être un manouche, oui.

C'est moi qui ai eu l'idée d'une caravane. Alors Dubus me dit "tu n'as pas un peu peur que ce soit fermé ?". Si c'est une caravane alors c'est un manouche un point c'est tout. C'est fermé.

Avec Dubus on pense une machine en fait. On pense un mouvement. Et puis on pense une pauvreté : ça sera pauvre parce que ce mec-là, il est pauvre. Ça sera un endroit qui sera abandonné par la richesse. Il y aura des toiles. Des bouts de palissade. Du crade par terre.

Cet Indien est magicien. Ils étaient magiciens. Ça tombe bien. Parce que je suis homme de théâtre et la magie fait pour moi partie intégrante du théâtre. Le théâtre c'est une magie qui est "Je meurs d'amour" dit le personnage et il meurt. Et il ressuscite. Ça c'est le théâtre. Il y a dans la culture indienne la même chose. Ils décident de leur mort, ils meurent, et ils ressuscitent. Ils commandent aux éléments. C'est un dieu, il commande aux éléments. Et ça on va s'en servir. Il va neiger, il va pleuvoir. Mais peut-être il va pleuvoir du verre pilé. Ce n'est pas que les gens vont voir du verre pilé tomber. Ils vont voir une sorte de grêle, de la poudre, qui est ni de la neige, ni de la pluie, ni de la grêle mais qui fait penser à tout ça. Ça va tomber sur le plateau et faire un bruit de tonnerre. On va essayer que le fait que cet indien commande aux éléments soit constitutif du plaisir théâtral, de la magie théâtrale qu'on va donner au spectateur. De la subversion, de l'étonnement. De la stupéfaction. Qu'on peut être pauvre... en même temps, pauvre... et dieu. Il y a des savants du tiers monde, d'Afrique, d'Indonésie qui sont O.S. dans nos usines. Des docteurs en théologie qui sont balayeurs. Il y a des princes tribaux qui ont une culture ancestrale en eux et qui balaient. Ce balayeur-là, il dit au soleil "couche-toi" et le soleil se couche. C'est un dieu. Le théâtre permet d'exercer la vengeance. Moi ça me réjouit qu'un balayeur puisse dire au soleil "voile ta face devant cette ville que je ne peux pas supporter" et le soleil voile sa face. Au théâtre tu peux faire ça. On peut faire ça, c'est ça qu'on fera. Il commande aux

éléments. Il est moins que rien dans notre culture. Mais dans une autre, c'est un dieu.

→
Par rapport à la culture indienne et le peu qu'on en connaît, il y a déjà une sorte de "vénération". Une sorte d'admiration.

Oui, pour le détruit. Une admiration parce que c'est détruit. Walt Disney peut faire ça aujourd'hui sur la culture indienne parce que c'est détruit.

→
Comment sortir du simple rapport admiratif ? Quand on écoute et lit le texte, on est touché par une pensée profonde et globale du monde (la nature, le rapport aux autres hommes).

Comment le personnage de théâtre va être porteur de cela et aussi se détacher de ce pur sentiment d'admiration ?

Si le spectateur doit en sortir. Je n'en sais rien. Peut-être pas. D'ailleurs je m'en fous. Il fera ce qu'il voudra. Peut-être le plateau prouvera que si cette parole n'est jamais sale pour nous, eh bien, c'est bien qu'elle soit jamais sale. Je n'en sais rien. Et si c'est pas bien, si le boy-scoutisme ressort son nez, j'ai des cruautés en réserve.

Il y a tout un passage sur le cannibalisme par exemple. Ça nous stupéfait.

→
Oui, mais c'est dans le texte une marque de respect, une façon de considérer l'autre comme un être humain.

Oui mais il le bouffe ! Il le fait bouillir ! L'être humain a beau être respecté...

J'ai à l'esprit ce problème-là. Le plateau me permettra de jouer

avec. Ce dieu doit être aussi inadmissible. Par exemple le spectacle commence, un mauvais coup s'est fait. Un mauvais coup terroriste s'est fait. J'ai le résultat d'un enlèvement terroriste. C'est facile à mettre en scène ça. Tu l'attaches comme on attache maintenant, tu lui mets des sparadraps sur la bouche, une cagoule et immédiatement ça y fait penser.

Il est en colère cet indien. Il met beaucoup de temps à calmer sa colère. Il y parvient. Il y parvient pas. Il n'est pas exclu qu'il maltraite le blanc. Par exemple. Il n'est pas exclu qu'il ne se maltraite pas lui-même. Il a tous les droits. Enfin.

TOURNÉE
SAISON 1996/1997

Prix pour une représentation :

30 000 F H.T.

+ Transports et Défraiements pour 7 personnes

(tarif dégressif en série)

Fiche technique disponible

Contacts tournée :

Hélène LAVERGE - La Rose des Vents au 03 20 61 96 90

Clara ROUSSEAU - Minijy au 01 42 71 10 04

SORTIR

CINEMA - SPECTACLES - LOISIRS

Hebdomadaire culturel

Théâtre

Is vivent là, dans un état comme avant le déluge. Ils sont un défi à ce monde où l'on ne parle tant de progrès que parce que sans doute on désespère de progresser. Cette race, qui devrait être physiquement dégénérée, résiste depuis quatre cents ans à tout ce qui est venu l'attaquer : la civilisation, le métissage, la guerre, l'hiver, les bêtes, les tempêtes et la forêt. Elle vit

civilisations au nom de valeurs qui n'avaient de supérieur que la violence avec laquelle on voulait les imposer à la terre entière, au prix de génocides dont on a oublié jusqu'à l'existence.

Le propos de Jean-Michel Rabeux n'est donc pas de se parer des oripeaux aujourd'hui "politiquement corrects", à la Walt Disney,

de ces cultures définitivement rayées de la carte, mais bel et bien de dénoncer notre obscénité devant celui qui n'a pas la même couleur de peau, la même vision de la nature, des dieux, de la vie, de l'autre. Cette universalité est immédiate, ici, par le simple fait que l'Indien est joué par Miloud Khélib, un acteur qui, outre qu'il porte en lui plusieurs cultures, possède cette folie poétique qui transforme son personnage en une espèce de demiurge que l'on sent très proche de soi mais que l'on ne connaîtra jamais tout à fait.



Bruno Dewaele.

Danse avec la mort

nue, l'hiver, dans ses montagnes obstruées de neige : les Indiens Tarahumaras vivent comme s'ils étaient déjà morts, ils ne voient pas la réalité et tirent des forces magiques du mépris qu'ils ont pour la civilisation."

Ce mépris pour la civilisation, la blanche, l'occidentale, la chrétienne, était sans doute partagé par Antonin Artaud lorsqu'il visitait les tribus indiennes du Mexique : c'est celui qui anime également Jean-Michel Rabeux lorsqu'à son tour il "visite" les rares paroles laissées par ces "races des hommes perdus", les consigne en un long poème épique et les fait exploser, sans fioritures, sans folklore et sans compassion, sur un plateau de théâtre, comme d'autres lancent des bombes pour se faire entendre. Ces chants ressuscités tiennent effectivement du terrorisme et font scandale, contre nous, hommes blancs, contre notre société qui a fait disparaître tant de

L'Indien, que l'on croirait égaré sur une décharge à la périphérie d'une ville, a rapté l'Homme Blanc et l'a attaché au ciel pour qu'il entende la terre, le soleil, les animaux, la pluie, la neige... Devant l'Homme Blanc sans voix, la parole de l'Indien recrée tout un monde disparu dont seules les machineries du théâtre, fonctionnant à vue, vont nous laisser apprécier la beauté, la force et la cohérence, et surtout, l'absence. Et il faut tout le talent survolté de Miloud Khélib, parfois noyé de tendresse, parfois emporté par la colère et la cruauté, pour que cette parole redevienne sacrée et se grave bien au-delà de la magie et des bons sentiments dans notre mauvaise conscience.

Louis-François CAUDE.

"L'Indien", de Jean-Michel Rabeux, d'après des paroles indiennes, La Rose des Vents, jusqu'au 23 mars, à 20 h 30, tél. 20.61.96.60.

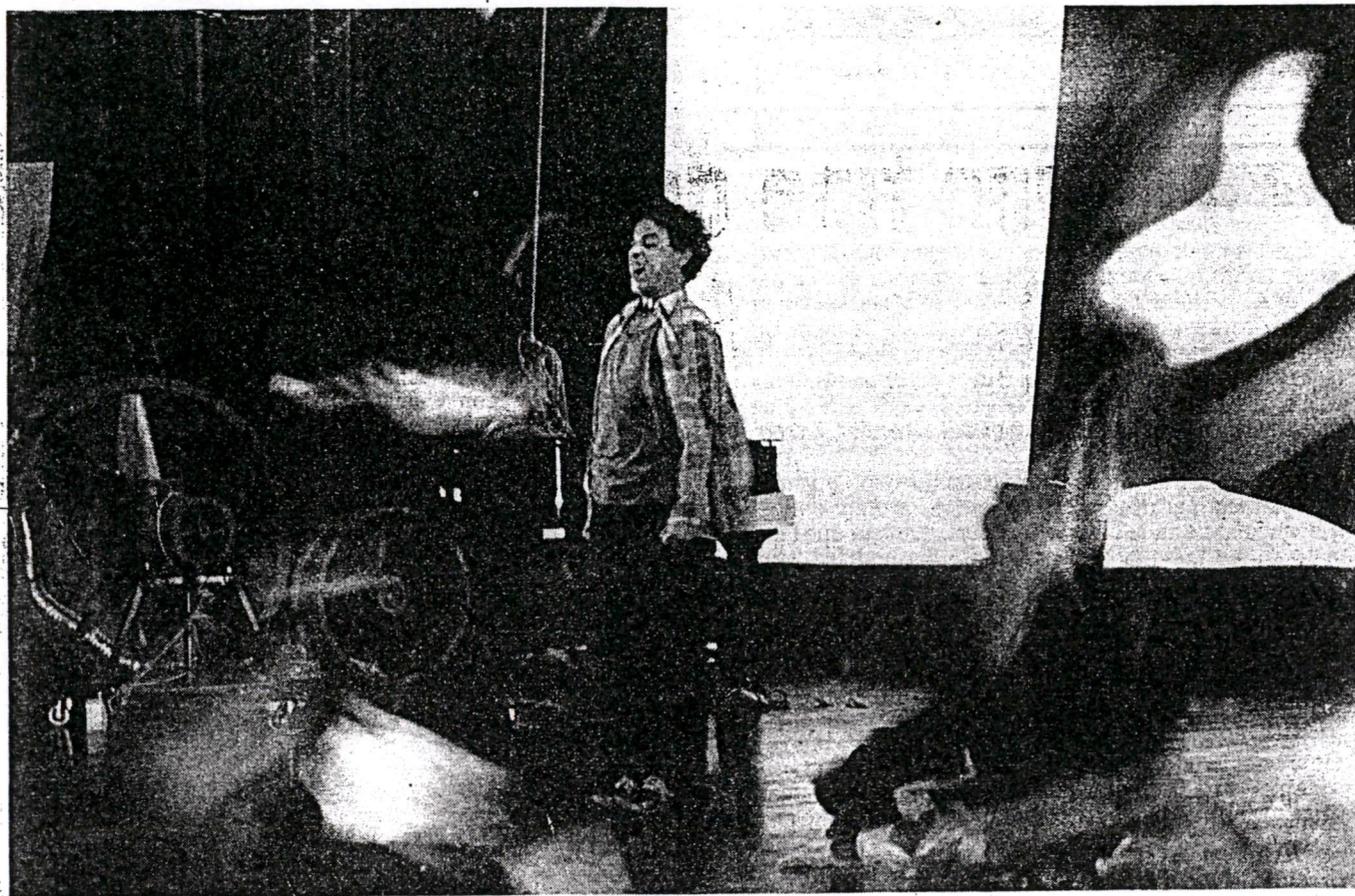
NE Nord/Eclair

GRAND QUOTIDIEN DU NORD DE LA FRANCE

du Samedi 16 Mars 1996

L'« INDIEN » EXPLOSE LA SCÈNE...

... La scène de notre civilisation encore plus que celle de la Rose des Vents. Rendez-vous jusqu'au 23 mars tous les soirs !



La mécanique du théâtre est utilisée à 100 %. Des moments très forts !

(photo Franck Crusiaux, NE)

Jean-Michel Rabeux n'a reculé devant rien pour créer ce spectacle d'après des paroles indiennes. Toute la machinerie du théâtre est utilisée pour bousculer les habitudes, pour laisser parler l'Indien, à qui les blancs n'ont jamais rien demandé. La pluie, la neige, la tempête : tout nous arrive sur le coin de la figure sans prévenir. Surprenant ! Le décor est tellement dépouillé qu'on peut aisément écrire qu'il n'y en a pas. Et pourtant il change, il bouge, il évolue. A voir... Franchement, Jean-Michel Rabeux, créateur, metteur en scène, a bien fait les choses. On ne peut que vous conseiller ce

spectacle qui dure jusqu'au 23 mars, tous les soirs à 20 h 30. Un bon moment pour une soirée tranquille pour le corps, explosive pour l'esprit. (Renseignements au 20.61.96.90).

« J'ai volé un blanc »...

... « un riche, un puissant. Un ami, je l'ai pris, je l'ai attaché au ciel (...) pour qu'il entende l'Indien ». Et il va l'entendre, l'Indien ! Georges Edmont dans le rôle du blanc n'a pas un jeu facile. Affronter ainsi le courroux de l'homme rouge pendant un peu plus d'une heure n'est pas chose aisée. Surtout quand il se met à commander la Nature.

Cyrus Hordé aussi fait partie de la pièce. C'est lui qui a composé la musique qui accompagne la pièce. C'est lui qui la joue aussi, en direct. La mise en scène n'est pas banale : un Indien du XIX^e siècle qui se balade en tenue "cool" d'aujourd'hui, autour d'un piano à queue, c'est une image dont on n'a que peu l'habitude ! Et si Miloud Khetib dans le rôle de l'Indien est évidemment amoureux de la nature, de la terre, des animaux, il est quand même « un sauvage » et il en a la cruauté. Pas de manichéisme chez Jean-Michel Rabeux : « l'homme blanc est mon ennemi je le jeterai dans un bouillon je

raclerai sa peau pour ôter ses poils je le donnerai à préparer aux vieilles qu'elles lui ôtent les parties indigestes dévorent son cœur qui bat encore entre leurs mâchoires. Ma cruauté sera généreuse : je le garderai vivant cinq jours avant de le manger. » Mais les raisons de cette violence sont différentes de celles de l'homme blanc : « il ne considère pas ses ennemis comme des hommes aussi ne mange-t-il pas ses ennemis il ne sait pas les tuer il les tue sans cérémonie. »

Beaucoup de rage dans la voix de Miloud Khetib. Beaucoup d'émotion aussi. Superbe !

D.G.

Toi méchant Blanc, moi bon sauvage!

Mes guerriers ne travailleront jamais. Les hommes qui travaillent ne peuvent rêver, et la sagesse nous vient du rêve, qui vaut toutes les richesses. Le Blanc tue pour posséder, beaucoup. Il tue mal. Gorgées de poésie et de vérité, ces paroles indiennes ont été recueillies un jour par les Blancs, ceux qui ont exterminé et exterminent encore à leur façon insidieuse et barbare ceux qu'ils avaient appelés Peaux-Rouges. Ils disent la vanité d'un travail qui érafle le visage de la Terre, leur mère à tous, ils disent que les Blancs ne cesseront jamais de conquérir, d'écraser ceux qui barrent leur route et que, si, un jour, il n'y a plus de peuples à combattre, ils se diviseront entre eux pour s'entretuer et guerroyer encore.

Mais les Indiens rappellent aussi le contact essentiel avec la Nature, l'intime relation qui les relie eux, vrais êtres humains, à l'eau, au vent, au tonnerre, aux animaux, aux arbres... Émouvantes, ces paroles indiennes

surprennent par leur lucidité, leur clairvoyance. Et c'est tout à l'honneur de Rabeux de vouloir faire entendre ce que ce peuple opprimé, tué violemment et à petit feu, a d'important à nous dire aujourd'hui encore.

Le malheur, c'est que, pour ne pas tomber dans le piège mielleux et écœurant des «Pocahontas» et autres westerns déformants, il a voulu transposer la confrontation entre l'Indien et le Blanc dans un espace de jeu totalement improbable. Peut-être moins connoté qu'une réserve ou un tipi, ce no man's land tapissé de sachets plastiques est scénographiquement inexistant. Tout comme l'est le démarrage du spectacle, laissant le pianiste Cyrus Hordé et sa musique dissonante inadéquate et irritante dans une pénombre peu esthétique tandis que l'Indien disparaît pour prendre son butin.

Mais ce qui est plus grave, sans doute, c'est l'option de mise en scène et de «direction» d'acteur. A nouveau pour éviter la

récupération pseudo-mystique, Jean-Michel Rabeux a préféré marquer ses distances et donner au jeu de Miloud Kétib, peu charismatique du reste, une étrange allure, entre le clown et le «bon sauvage» rageur, qui ne sied absolument pas au texte. Du coup, ces paroles deviennent caricaturales, transformant les analyses pertinentes des Indiens face aux Blancs, en accusations manichéennes grotesques. D'autant plus manichéennes que le Blanc, astucieusement silencieux, est incarné par un Georges Edmond inconsistant. Bref, l'exemple-même de spectacle qui engendre le résultat contraire à ses intentions et ne possède qu'un seul mérite: faire découvrir ces paroles indiennes que l'on s'empressera de lire à tête reposée afin d'entendre la vraie musique.

C. P.

«L'Indien», au centre culturel de Mons, dans le cadre des Rencontres d'octobre, du 14 au 16 octobre.

Ranontus d'octobre 96
liège